

Une analyste sorcière

Je ne cacherai pas, pour commencer, que c'est pour moi un grand honneur et un grand embarras que d'avoir à vous présenter, profane que je suis tel un cheveu sur la soupe devant un aréopage d'analystes chevronnés, *La Portée de l'Ombre*, avec Michèle Montrelay, livre très singulier qui recueille autour de deux articles marquants de Michèle Montrelay, intitulés à l'infinitif « Sentir » et « Interpréter » et d'un long entretien avec G. d'Albisson et J-M Gentizon, qui entre autres choses témoigne de son parcours, sept contributions de personnes qui à des titres et des degrés divers se reconnaissent dans l'œuvre de Michèle Montrelay, parmi lesquelles je me plais, par souci d'irénisme, à compter C. Rabant. Cette entame sur mon embarras n'est pas une simple coquetterie de ma part ni une manière balourde et cousue de fil blanc de capter votre bienveillance, mais plutôt l'occasion de souligner qu'en un sens la pensée analytique est aussi l'affaire des profanes et que dans le sillage de Freud, l'écriture de Michèle Montrelay a toujours, de puis les premières leçons sur *Le Ravissement de Lol V. Stein*, eu le souci d'ouvrir la route vers le grand large - *der Weg ins Weite*, selon les termes de Freud -, en conjuguant, comme elle le dit dans l'entretien susnommé, une double exigence : celle de la rigueur scientifique, soit « ne rien avancer que je n'aie constaté, expérimenté dans ma pratique maintes fois » et celle de « ne pas céder sur la pensée » (p.16), au plus loin de tout ésotérisme.

Ceci dit, pour aller droit, fût-ce en godillant quelque peu, à ce qui me semble être l'invention même de Michèle Montrelay, terme dont elle relève avec bonheur le double sens corrélé, la découverte de ce qui était déjà là, l'invention d'un trésor, et la création, l'advenue du nouveau, de l'inédit, donc pour aller droit à sa trouvaille métapsychologique, car « il faut bien, comme le dit Freud après Méphistophélès, que la sorcière s'en mêle, la sorcière métapsychologique s'entend », je ferai ressortir que la mise en acte de l'Inconscient s'avère, à même sa pratique, telle qu'elle s'expose en l'occurrence à l'épreuve des cas nommés « Karl » et « Stella », dans des moments fugaces de ce qu'elle appelle « une émotion pure », délestée non pas du transfert, tant s'en faut, mais de sa « croix » et de la confusion des sentiments ; fulgurances dont il importe de saisir au vol l'occasion, le *kairos* - « Il faut faire vite » (p.89) - et qui prennent portée et fécondité pour peu qu'avec une naïveté (p.57) consommée, c'est-à-dire rien moins que niaise, il leur soit fait le crédit de résonner « très loin en amont », en réactivant

les traces d'un « temps d'harmonie » où par exemple, à l'écoute d'une voix et de ses modulations, révélant qu'il y « de l'Autre », le petit humain tressaillit, exulta et fut soulevé « d'une indicible joie ». Par le biais d'une telle émotion et de sa résonance, nous sommes d'ores et déjà introduits au monde du fameux « être-deux-dans », ce monde où « tout se tient » sur un mode absolu, qui ne connaît ni distinction ni séparation ni fusion ni manque et dont Michèle Montrelay invente avec rigueur l'ordonnance sous les traits du continu, du radical et du couplage, de l'appariement ou encore de la bijection, autrement dit de la réciprocité. Au demeurant, cette « émotion pure » résonne aussi, en un autre sens, avec l'expérience proustienne, à laquelle Michèle Montrelay fait explicitement et très finement référence, en s'étayant sur une très belle esquisse du *Temps retrouvé*, soit avec le basculement qui à la faveur d' « un expédient merveilleux de la nature [...] avait permis à mon être d'obtenir, d'isoler et d'immobiliser - la durée d'un éclair - ce qu'il n'appréhende jamais : un peu de temps à l'état pur » (*TR*, p.872), soit en l'espèce, *mutatis mutandis*, un peu de transfert à l'état pur, à savoir « une émotion pure, antérieure à tout sentiment, réduite à ce que le mot signifie littéralement : une ex-motion, le ressenti bref, intense, d'un mouvement intérieur certes mais qui simultanément vient d'ailleurs »(p.88).

Telle est, à mon sens, l'inflexion inédite que porte la voix de Michèle Montrelay, celle de ne pas méconnaître ni laisser passer le trait du tressaillement et de la joie comme tonalité originaire de l'être humain, à l'instant qu'une voix, par la vertu de l'appariement, fait *ombre* - son emblème depuis *L'ombre et le Nom* - et se trouve filtrer, orienter, baliser et organiser la jouissance chaotique, donnant ainsi lieu à une « première mémoire (p.61), en deçà de toute représentation, de toute remémoration possible, qui ne s'inscrit charnellement et n'est réactivable « que dans la mesure où l'on est deux » (p.60), plus précisément deux-dans, quel que puisse être d'ailleurs le prix d'aliénation, de plombage, de saccage, de haine et d'angoisse dont l'humain ne manque pas de payer sa condition de parlêtre ; inflexion décisive au regard du scénario freudien - celui de la *Hilflosigkeit* et de la séduction - et d'une tradition qui à trop accentuer le poids de l'aliénation a « peu à peu laissé dans l'oubli la joie, l'émotion qu'un premier trait de parole a suscitée, puis qu'une peur et une haine séculaires ont trop souvent plombée » (p.90-91), ou encore qui à trop accentuer la posture d'une « fausse origine », conjurant le gouffre de l'archaïque ou de l'ancestral en cachant « l'origine véritable » (p.83), risque d'ignorer la « source » et son intarissable jaillissement, quand même fût-elle comme toujours déjà obstruée.

En ce sens, on peut parler de Michèle Montrelay comme d'une analyste sourcière, à l'écoute affective et inventive de ce qui pourrait activer la trace de cette source jaillissante. Mais comme je crains de massacrer l'écriture limpide et subtile de Michèle Montrelay, je ferais mieux de vous la faire entendre :

Le mot que je tiens en suspens laisse ma voix résonner dans le silence. Peut-être ira-t-elle se répercuter, très loin en amont, peut-être réactivera-t-elle les traces laissées par le timbre, le rythme, les modulations qui, adressés au tout-petit par un humain qui l'aimait, ont donné à sa jouissance chaotique, inorganisée, un premier sens. Temps ou « de l'Autre », en deçà du langage, lui fut révélé, où son écoute fut soulevée d'une indicible joie. Temps d'«harmonie » (référence musicale démodée, quel dommage !). Je m'adresse à Stella, je lui parle depuis ce sens premier qui fut entendu, reçu avant même qu'elle soit née. Je ne veux pas savoir jusqu'à quel point ceci est advenu. Non, je lui en fais le crédit, je lui suppose la force autant que la joie qui furent ainsi soulevées. Je me fie aux traces alors laissées : indicibles, irreprésentables, retirées dans le secret dont les corps gardent la clé. Mon oreille et celle de Stella, j'ose l'espérer, se tendent vers elles, dans le silence qui les tient cachées » (p.89-90).

Oserais-je reprendre la parole, je me hasarderai, pour finir, à pointer l'incidence de la pensée et de la pratique de Michèle Montrelay au sein de la psychanalyse. Si donc l'Inconscient, tel que Freud l'invente, ne connaît pas la contradiction, elle en raffine l'agencement entre deux registres aussi ajointés que foncièrement hétérogènes : le discret, freudien ou lacanien, « structuré comme un langage », combinant des représentations ou des signifiants selon les lois du processus primaire, et le continu, pathique, flottant, insécable, qui sourd des trace de ce « monde évanoui », « en deçà du langage », ou « tout se tient » ; c'est dire que l'Inconscient se fait double, qu'il est le siège d'une tension dynamique et comme frappé au coin de la différence sexuelle, voire, selon la graphie de J. Derrida, au coin de la différance (p.93, n.10 ; cf. p.37-39). Il s'avère, du même coup, que la direction de la cure se trouve marquée d'une pareille dualité : sans doute, à l'école de Freud et de Lacan, Michèle Montrelay ne lâche-t-elle rien de l'exigence d'une écoute « "flottante", mobile, attentive aux affinités qui groupent les mots, les phrases, les pensées, à leur récurrence, leurs fractures » (p.87), sans doute souligne-t-elle que « cette écoute ne va pas de soi » tant l'entrave psychique est contagieuse (id.), sans doute se livre-t-elle à l'imagination, au *Phantasieren* freudien - « J'imagine, je ne peux faire que ça » (p.78) -, pour mettre au jour, de manière

problématique et sans pour autant le dénouer, l'engoncement ancestral ou le « rapt pulsionnel » dont les signifiants ainsi repérés témoignent, mais elle tient aussi que « le transfert joue à la fois du langage et de son en deçà » (p.65), que l'« archivage » qui, bribe par bribe, reconstruit l'histoire, loin de délivrer par lui-même quelque « fantôme » reclus en quelque crypte, n'est qu'« un préliminaire » (p.83), n'est encore par lui-même qu'« un tableau plat comme les tableaux de la mémoire » (Proust) et qu'il ne prend vie, unité et portée que sous le coup d'une sensation appariée de l'être-deux-dans, pour peu que l'analyste n'en laisse pas échapper l'amorce, qu'il soit partie prenante, charnellement, de son intrigue affective et qu'il en témoigne sobrement « dans le mi-dire » (p.89). A ce compte, comme Michèle Montrelay le souligne dans la section finale d'« Interpréter », intitulée « Tirer », l'analyse ne cesse d'aller dans les deux sens : tirer, extraire, cueillir les signifiants, un par un, et les rendre à la « basse continue » qui les enveloppe et qui les rythme, qui les fait tenir, à l'« absolu » qui ne laisse pas de soutenir « la cohésion de l'être, de l'être fœtal, mais aussi de l'être à venir » (p.60).

Sans doute, enfin, n'ai-je guère fait qu'effleurer la teneur et les résonances d'une démarche dont l'audace le dispute à la rigueur, sans doute aurait-il fallu mentionner au moins combien la question épineuse de la sublimation s'y trouve éclaircie et préciser, à propos de l'être-deux-dans, que la gestation reconduit la femme, pour une part, « au lieu où elle fut portée » (p.58), mais aussi bien, à l'instar d'un auteur qui m'est cher, J.J. Rousseau, Michèle Montrelay n'écrit pas pour les gens à qui il faut tout dire¹ - penser requiert, dit-elle, de « s'astreindre à ne pas tout dire » (p.16) -, et peut-être même pourrait-elle ajouter avec lui : « S'il faut vous le dire, comment le comprendrez-vous ? »²

Patrick Hochart

¹ *Emile*, l. III, O.C., t. IV, p.1420 : « Mais combien de fois, en revanche, ai-je déclaré que je n'écrivais point pour les gens à qui il fallait tout dire ? »

² *Id.*, l. II, p.350.